

Enzo Bartoli

**Série noire pour
Femmes en blanc**

Polar

LA MAIN MULTIPLE

ÉDITIONS 2009 ©
LA MAIN MULTIPLE
BP 28
74330 POISY
04 50 46 15 14

ISBN 978-2-912 058-xx-x
Dépôt légal xxxxxx 2007
Imprimé en France par l'imprimerie
PLANCHER SA (CLUSES)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation, réservés pour tous les
pays.

CHAPITRE 1

En quittant le boulevard Pasteur pour s'engager dans la rue de Vaugirard, le chauffeur fit taire la sirène qui les accompagnait depuis Bichat. Grâce à la rapidité de leur intervention, le motard qu'ils venaient d'y déposer avait de bonnes chances de s'en sortir - c'était sans doute le principal - mais cela n'atténuait guère la profonde lassitude qui avait gagné les trois occupants de l'unité mobile du SMUR.

Tandis que la barrière s'ouvrait lentement, par saccades successives, la passagère adressa un vague signe de la main à l'agent de sécurité. Il lui répondit machinalement, sans un sourire, et leur libéra l'accès à l'enceinte de l'hôpital Necker. Devant le bloc abritant le SAMU, une fois aligné leur véhicule sur les autres ambulances stationnées sur le parking, les deux hommes et la jeune femme en descendirent d'un pas exténué. Un froid humide, insidieux, les cueillit. Des trois arrivants, le docteur Stéphanie Dignac paraissait de loin la plus éprouvée. Sa frêle silhouette en devenait incertaine sous la lumière crue des projecteurs. Ses fins cheveux châtain, retenus par un ruban noué à la hâte, lui dessinaient une auréole vaporeuse. En levant les yeux vers les quelques fenêtres encore éclairées du bâtiment principal, elle sortit d'une poche de sa blouse son paquet de cigarettes et le mini-briquet glissé sous la cellophane. Le paquet était vide. Elle se dirigea vers sa voiture pour y récupérer l'un de ceux qu'elle avait achetés en prévision de cette longue garde, faillit en allumer une immédiatement et se ravisa, préférant prendre le temps de la savourer devant un gobelet de café fadasse.

Dix minutes plus tard, après avoir souscrit aux formalités imposées en retour d'intervention et s'être assurée qu'elle disposait d'un petit break réparateur, elle traversait à nouveau le parking, puis longeait le pavillon Lavoisier pour rejoindre les urgences pédiatriques.

Deux heures trente ! L'hôpital des enfants malades n'allait plus tarder à connaître enfin une incertaine période de calme et avec un peu de chance, Catherine disposerait elle aussi de quelques minutes de pause pour partager avec son amie un moment de détente et un mauvais café.

Parvenue aux admissions, elle contourna les guichets et repéra entre deux portes celle qu'elle espérait. L'infirmière-chef, malgré un état de fatigue évident, lui offrit un large sourire et eut une mimique d'excuse pour l'interne qui l'accompagnait. Bien que les heures de veille commençaient à sérieusement creuser son visage, elle restait une très jolie femme, la trentaine élancée, grande, blonde, des yeux bleus reflétant un entrain qui dénotait au milieu de cette atmosphère pesante. Elle courut presque pour rejoindre l'urgentiste et arrivée à sa hauteur, manqua de s'étaler sur le carrelage glissant. La toubib la rattrapa de justesse par le bras.

- Dis donc, espèce de maladroite, tu crois qu'on a vraiment besoin d'en rajouter sur notre liste de patients en attente ?

L'intéressée mima une agonie grotesque avant de répondre plus sérieusement.

- Ça ira comme ça. J'ai ma dose.

- Allons bon ! La folle nuit de nos illustres confrères du SMUR ne se déroulerait-elle pas comme dans un doux rêve ?

- Si, seulement... enfin, c'est juste la routine : crises cardiaques et accidents en tout genre... Figure-toi que je pensais justement à Sébastien et toi. Je viens de ramasser un motard et sa passagère, sur le périph'. Si tout se passe bien, elle pourra espérer remarcher dans un délai de trois à six mois. Quant à lui...

- Inutile de te fatiguer, la coupa-t-elle précipitamment. Tu sais pertinemment que tu ne nous feras pas renoncer à nos motos. Bon, tu as cinq minutes pour un café ?

- D'après toi, je suis là pour quoi ?

- Va m'attendre devant la machine. Je jette un œil sur un entrant et j'arrive.

L'infirmière-chef disparut au pas de charge et Stéphanie prit la direction de la cafétéria. Trois brancardiers s'y trouvaient déjà. Elle les salua discrètement et s'appropriâ une chaise, à l'écart du petit groupe. En triturant la cigarette qu'elle s'impatientait d'allumer, elle songea aux derniers jours passés, vécus entre larmes et désespoir, soutenue dans l'épreuve par Catherine et maladroitement réconfortée par Sébastien, son mari. C'était chez eux qu'elle avait trouvé refuge après que Patrick lui eut fait part de son intention de la quitter. La nouvelle lui était salement tombée dessus et l'avait laissée dans un état second. Les deux heures de discussion qui avaient suivi lui avait malheureusement confirmé que la messe était dite et malgré son caractère en acier trempé, la jeune femme avait préféré ne pas éterniser les adieux et ne sauver que quelques affaires trop personnelles avant d'abandonner les lieux.

C'était il y a une semaine, jour pour jour.

Depuis, et bien que le chagrin la rattrapait encore régulièrement, elle tentait de se convaincre que cette séparation s'avèrerait rapidement n'être qu'un banal incident de parcours et qu'un futur prince charmant - inlassablement évoqué par Seb et Catherine - relèguerait le sinistre Patrick au rang de simple erreur de casting.

Sur cette pensée un peu plus optimiste, Catherine refit son apparition dans la salle de repos. Elle tenait à la main la monnaie nécessaire pour obtenir deux breuvages vaguement tiédasses et se chargea de l'opération avant de s'attabler face à son amie.

- Ce n'est pas ça qui nous tiendra éveillées mais ça nous donnera toujours un prétexte pour papoter cinq minutes, dit-elle en posant les deux gobelets sur la table de formica.

Stéphanie avala distraitement une gorgée. Sous le regard narquois de son amie qui ne put retenir un sourire moqueur, elle alluma la cigarette tant attendue. Elle rejeta la tête en arrière pour expulser la première bouffée en direction du plafond.

- Je peux savoir ce qui t'amuse à ce point ? lui demanda-t-elle.

- Rien de très drôle. J'essayais simplement d'imaginer le nombre de mes collègues qui, en ce moment même, aident des phases terminales à sauter la marche.

- Ce qui sous-entend ?

- À chacun sa façon d'envisager son trépas, et le destin se chargera de choisir laquelle de nous deux y passera la première... En attendant, et tant que tu t'obstineras à téter tes sucettes à cancer, je t'interdis de la ramener à nouveau sur nos motos. C'est bien clair ?

- Pfuu ! À peine un paquet par jour, et encore...

Catherine allait évoquer l'odeur de tabac froid que la toubib traînait en permanence avec elle et qui, même si elle ne s'était jamais autorisée une cigarette à l'intérieur de l'appartement durant cette dernière semaine, avait empuanti jusqu'à la chambre de leurs deux filles. Elle préféra finalement renoncer et changea de sujet de conversation.

- Sinon, tu ne m'as toujours pas dit ce que tu avais décidé...

- C'est vrai. J'en ai parlé à Seb avant de prendre mon service, mais il était sur le point de sauter dans un avion, pour Dublin, je crois. Tu ne l'as pas eu au téléphone depuis ?

- Pas eu le temps... Alors ?

- Je m'installe demain, chez un ami de mes parents. Un type sympa que j'aime beaucoup. Il s'appelle Richard. C'est un psy qui a lâché son cabinet pour se consacrer à une association caritative. Il possède un appart' immense, tout près d'ici, et il vit seul depuis une sombre histoire de famille. En plus, il est toujours en vadrouille. Ce qui fait qu'on ne se gênera pas beaucoup.

Le tableau ainsi dressé surprit Catherine. Elle avait du mal à concevoir que ce cadre soit l'idéal pour une jeune femme ayant principalement besoin de retrouver joie de vivre et optimisme.

- Tu sais que tu peux rester à la maison le temps que tu veux, lui rappela-t-elle. D'autant qu'avec ta situation, te dégouter ton propre appartement ne devrait quand même pas relever du parcours du combattant.

- Arrête ! Tu imagines sans doute que ton mari et tes filles supporteront encore longtemps cette pimbêche qui envahit leur espace en répandant sa mauvaise humeur et ses odeurs de tabac froid au retour de ses gardes ? Pas question ! En plus, je cède enfin à la pression parentale en me lançant dans l'investissement immobilier. Du coup, ça risque d'être un peu plus long pour trouver et il me faudra aussi le temps de monter le dossier à la banque. Mais je t'assure que c'est une très bonne solution. Et puis Richard est un mec bien, ce sera sympa !

Elle hésita un instant et reprit :

- ... Cela dit, je te remercie encore de ce qu...

Catherine eut un geste pour couper court aux effusions et jeta un œil sur la montre accrochée au revers de sa blouse. Leur pause avait sans doute suffisamment duré et, même si le rythme allait baisser d'un cran pour les trois ou quatre heures à venir, il allait bien falloir y retourner. Les brancardiers avaient quitté la salle de repos. Elles étaient maintenant seules dans la pièce aux murs blancs. L'infirmière empila les deux gobelets, récupéra les cuillères en plastique et quitta la table pour s'en débarrasser dans la poubelle. Un brouhaha un peu plus intense qu'à l'habitude leur parvenait de la réception. La toubib tendit l'oreille distraitemment et demanda :

- Comment ça se passe chez vous, ce soir ?

- Pas mal de tension ! On sent que la pleine lune approche. Et tu connais le problème : pour une petite poussée de fièvre ou un semblant de diarrhée, les parents te sautent à la gorge si tu ne te précipites pas immédiatement sur leur gosse ; et ceux dont le gamin est au plus mal osent à peine te déranger. Enfin, on ne les refera pas...

Elles franchirent la porte et entendirent plus nettement le vacarme en provenance de l'accueil. C'était maintenant des éclats de voix et même des cris qui résonnaient à travers le bâtiment.

- Dis donc, quand tu parles de tension, j'ai l'impression que le mot est faible.

- On dirait, oui. Bon, le moment est venu pour moi de retourner dans l'arène. Tu y vas aussi ?

- Oui, c'est l'heure.

Elles remontèrent le couloir d'un pas devenu hésitant et entendaient maintenant distinctement des insultes et hurlements de fureur. Elles échangèrent un regard qui se voulait complice, il était également inquiet. Devant la porte à double battants de l'accueil, deux infirmières, parmi les plus jeunes de l'effectif, guettaient à travers les hublots le spectacle qui se déroulait de l'autre côté.

- Qu'est ce qui se passe ? demanda leur aînée.

L'une d'elles, une petite blonde au visage presque enfantin, parvint à lui expliquer :

- C'est un fou ! Il est arrivé avec sa femme et son gosse en expliquant que le petit était malade. C'est du moins ce qu'il nous a baragouiné dans un français pas possible. On n'a même pas eu le temps d'appeler un interne qu'il s'énervait en insultant tout le monde. Il a ensuite commencé à fracasser des chaises avant de cogner sa femme. Il a aussi frappé un ambulancier qui essayait de s'interposer. Les vigiles sont arrivés tout de suite mais pour le moment, ils n'ont pas le dessus.

Catherine se pencha à hauteur du hublot pour se rendre compte du carnage. L'un des vigiles gisait à terre, le visage en sang, et c'était les trois brancardiers de la salle de repos qui tentaient désormais de maîtriser l'individu. Peine perdue ! Le type était un colosse, une force de la nature. La totalité

des patients avaient jugé plus prudent de quitter les lieux et regardaient la scène de l'extérieur. Il ne restait plus qu'à espérer que la police ait été prévenue et ne tarde pas à arriver.

À grands coups de pieds dans les côtes et le bas-ventre, le forcené s'acharnait maintenant sur l'un des brancardiers qu'il venait de projeter au sol. Ses deux collègues et le dernier vigile ne parvenaient pas plus à enrayer la déferlante de violence.

Livide, Catherine murmura d'une voix blanche, à peine audible, un laconique « on ne peut quand même pas le laisser faire ». Comme une automate, elle pénétra dans la salle. Stéphanie esquissa un geste pour la retenir.

- Tu es folle ! N'y va pas...

- Il faut l'arrêter.

Tétanisée, elle essaya de suivre son amie, mais ses jambes refusèrent de la rattraper.

L'homme la remarqua dès qu'elle parvint dans son champ de vision. D'un monstrueux coup de tête, il se débarrassa du second vigile qui parvint à peine à murmurer une plainte avant de s'effondrer.

- Il faut guérir mon garçon, hurla-t-il en se dirigeant cette fois vers Catherine !

Les brancardiers ne pouvaient plus intervenir et, comme Stéphanie ou l'ensemble des personnes présentes, ils furent les témoins impuissants de la suite.

L'homme sortit de son blouson de toile une arme de gros calibre. Il fit encore deux pas en direction de l'infirmière et tira à trois reprises, à bout portant.

- Guérir garçon, cria-t-il à nouveau en avançant cette fois vers la toubib !

Elle n'eut pas le temps de voir arriver le coup de crosse qui lui fracassa la pommette. Elle s'effondra sur le carrelage, les yeux tournés vers son amie. Le regard de Catherine était déjà totalement éteint alors que sa main ensanglantée, crispée sur ses blessures, était encore secouée de soubresauts. Sur cette ultime vision de cauchemar, Stéphanie s'extirpa de la réalité et sombra dans un début de coma.